

Un seul fragment vous reste et tout recommence.

## **C e u x d u 15.**

### LES PREMIERES ANNEES.

Le 15 est situé presque à la fin de la rue de Lorraine lorsque l'on la remonte dans le sens de la circulation. C'est une rue paisible, en retrait du centre de la ville de banlieue qu'est Maisons-Laffitte. Cité charmante puisqu'elle possède un magnifique château bâti par Mansart, un hippodrome renommé, un parc ravissant aux allées et pelouses impeccables. La ville possède également une forêt dense emplie d'arbres centenaires, endroit idéal pour tous les gamins avides de bêtises diverses, pour tous les amoureux désireux de faire une promenade. Le 15 fait partie d'un ensemble de deux immeubles construit après la Grande Guerre. Le premier, placé en bordure de la rue est haut de trois étages. Une grosse porte en bois, placée au milieu de l'édifice sert d'entrée principale. La façade côté rue est constituée de fenêtres peu larges avec des petites rambardes, la façade côté cour est sans fioritures. Un couloir central permet l'accès aux appartements du bas ainsi qu'au deuxième édifice placé en retrait de la cour, enfin un escalier sur la gauche nous autorise la montée dans les étages. L'immeuble côté rue abrite la concierge, personne vigilante à tous allers et venues. La concierge est habilitée à la sortie des poubelles, au nettoyage des parties communes, à la distribution du courrier. La bignole (qui est souvent dans les escaliers) est surnommée comme il se doit par la plupart des locataires " la pipelette ". Depuis le début des années cinquante, cet ensemble d'immeubles était habité par une population

donc les niveaux sociaux étaient différents. Ceux [de devant] faisaient partie de la classe moyenne, petits fonctionnaires, petits actionnaires, commerçants, rentiers, pantouflards, toujours égoïstes dans leurs propos, étriqués dans leurs vêtements. Ceux [de la cour de derrière] étaient ouvriers, artisans, cheminots, artistes, chômeurs, dépensiers, allègres, socialistes, communistes, anarchistes. Pour accéder au deuxième bâtiment il fallait traverser la cour. Lieu carré, coupé en deux par une allée de petits carreaux souvent disjoints, les talons aiguilles étaient proscrits car moult chevilles s'y étaient sérieusement tordues. Il y avait également un garage à vélos pour ceux [de devant] un local à poubelles pour tous les locataires, bâtiment appelé par tous [la cabane qui ne sert à rien]. En effet, les locataires ne devaient déposer leurs ordures ménagères que le soir, lorsque la concierge avait sorti sur le trottoir les dites poubelles. C'était plus facile pour notre pibloque de transporter les récipients vides plutôt que pleins. Cette corvée permettait aux locataires de se voir, de se croiser dans l'escalier ou dans la cour, de parler de la pluie et du beau temps, de discuter des événements heureux ou malheureux de la journée. La cour était bien entretenue. Une herbe sauvage, toujours coupée rase y poussait paisiblement cependant que quatre grands tilleuls s'y dressaient en un carré parfait. Enfin, des petits jardinets entretenus par certains locataires, placés au pied des bâtiments, embellissaient la cour. Tout fripon pris en flagrant délit de cueillette de fleurs, d'arrachage de plantes ou de ramassage de terre était sévèrement réprimandé. L'immeuble [de derrière] a deux façades identiques. Simples, sans rambardes aux fenêtres, les volets ont tous le même aspect. Les étages sont desservis par un escalier dont les marches sont en

sapin et non ciré. La rampe instable sur son limon, usée par le frottement des mains des locataires et les fonds de pantalons des garnements, branle à la moindre occasion. Au rez-de-chaussée, avant d'emprunter l'escalier on découvre sur la droite, une porte en bois. Derrière celle-ci un escalier pierreux en forme de colimaçon permet l'accès au sous-sol. Chaque locataire y possède une cave. La plupart des portes de ces caves sont verrouillées par de grosses serrures et supplées de cadenas. Ce local souterrain, pauvrement éclairé par des soupiraux, restait plongé dans une semi obscurité. Dans ces celliers, les gens y entreposaient leurs réserves de charbon, de conserves, de vins et les choses les plus diverses. L'accès à ce sous-sol souffrait que le propriétaire d'une cave possède une pile électrique afin qu'il puisse s'y rendre sans difficulté pour aller y chercher soit du charbon, du vin ou autre truc. Les enfants n'avaient pas le droit de trainer autour des caves. Tout réfractaire était dévoré par la Mère-Grue, la gardienne du site. Une espèce de sorcière borgne, boiteuse, munie d'ongles coupants comme des rasoirs, de dents pareilles à des crocs de loup. Le père Gabillet, habitant de l'immeuble de devant, nous affirmait que cette Circé était la surveillante du bon ordre, la matuche invisible des réserves et des secrets entreposés dans ces pièces obscures, des mystères imaginaires de ce lieu. L'immeuble de derrière comprenait deux types d'appartements. Le [grand] type était constitué d'une cuisine, d'un salon de deux chambres, le [petit] type comprenait une cuisine, un salon et une chambre. Exceptée la cuisine, les autres pièces étaient équipées chacune d'une cheminée donc l'âtre était cachée par un panneau coulissant. Les lieux d'aisances étaient sur le palier, commun à deux appartements. Cet endroit public était

bien pratique à tous égards. La pièce, très exigüe, pouvait servir de remise à objets divers, de lieu de rencontre, de lieu de méditation, de bibliothèque, de fumoir ou de cabinet de toilette-rasage. Chaque fratrie possédait une clef des cagoinces, perdre celle-ci ou l'oublier sur la porte était sujet à grands tourments. Les logements étaient distribués différemment dans les étages de chaque immeuble. Sur le côté gauche en entrant était attribué les trois pièces, sur le côté droit les quatre pièces. Suivant où habitait la famille, la vue donnait soit sur le devant, soit sur le derrière. Les familles qui habitaient le [grand] type avaient vue sur les deux cours. A l'arrière du deuxième immeuble il y avait également une petite cour, lieu appelé comme il se doit [la cour de derrière]. Le terrain faisait la longueur du bâtiment, était large d'environ une vingtaine de mètres. Deux jardinets nichés au pied de l'immeuble agrémentaient l'endroit, cachet de charme pour ceux du rez-de-chaussée. Une buanderie, surnommée [la maison des courants d'air] ou [le repère aux brigands] s'élevait sur la partie gauche de cette cour. Des fils à linge, fixés sur le mur de la buanderie jusqu'à un mur qui s'appuyait sur le pignon du bout de l'immeuble, couraient au dessus d'une herbacée piétinée. Sous le poids des chaussures, des chaussons des locataires, des pattes des chiens, une allée terreuse s'était formée sous les fils à linge. D'un bout à l'autre des fils, le linge séchait paisiblement. Sur chaque palier il y avait quatre locataires. Une famille comprenait généralement le père, la mère et les enfants. Souvent un grand parent (parfois deux) logeait au sein de la famille. Vivre à l'étroit à cette époque était chose très répandue. Au rez-de-chaussée de mon immeuble habitaient les familles Risse, Lesour, Malthier, cependant que madame Su-

zanne, veuve de la Grande Guerre, habitait seule. Au premier étage étaient installées les familles Mauvat-Muraton, Sauvin, Dolnay et Monsieur Hellion. Monsieur Dolnay était coiffeur à domicile et toujours habillé avec élégance. Au deuxième étage vivaient les familles Dellis, Guillot, Gabillet et nous les Jubin. Enfin, au troisième et dernier étage, cohabitaient les Tauvin, les Pitot, les Gastien et Médines. La famille Médines avait des origines pied-noir mais celle-ci s'était rapatriée du côté de Maisons-Laffitte bien avant les événements qui ensanglantèrent l'Algérie. Parfois une dispute mineure interrompait les relations de bon voisinage mais avec le temps ces petites altercations ne présentaient aucune grave conséquence sur la vie harmonieusement et bien étagée de l'immeuble. De l'appartement de mes parents, je pouvais remarquer en contrebas, la basse-cour de la maison de la famille Janson. Leurs coqs durant des années me démontrèrent leur ponctualité à réveiller le citadin en toute saison. Je pouvais également voir sur la gauche de notre logement, le marché couvert et sa place bitumée. Vaste esplanade où les commerçants stationnaient chaque mercredi et samedi, fourgon, camionnette et autre véhicule utilitaire. Où d'énormes camions surchargés de bottes de paille pour les chevaux des écuries de la ville, faisaient escale. Terrain d'amusement également pour tous les enfants et garnements du quartier.

C'est dans l'un de ces appartements, côté place du marché, que je vécus une grande partie de ma jeunesse. Charme des modestes bâtisses, empreintes des besoins et des habitudes des familles qu'elles protègent.

## LES ANNEES CINQUANTE



Durant cette décennie ma famille s'est définitivement agrandie. Une fille, Nadine, faisait déjà la joie de son père et de sa mère quand en dix neuf cent cinquante trois, Didier arrivait au monde, me devançant de deux ans, moi, Pascal et de cinq ans Corinne. La fratrie était complète. Presqu'en même temps, chez nos voisins les Pitot, un fils prénommé Johnny déboulait également au monde, il serait le grand copain d'enfance de mon frère. Dans la famille Risse survenait en avril de la même année que moi, un garçon prénommé Alain. Drôle avec qui j'entreprendrais des relations familiares et ferais les pires bêtises. Mon paternel, engagé volontaire dans la 2<sup>ème</sup> DB Leclerc, attrapait durant le conflit la tuberculose. Désabusé, il considéra durant les années suivantes son travail en dilettante. Ses différents emplois allèrent et vinrent au gré de ses envies. Il exerça comme employé typographe dans une imprimerie parisienne, occupa un poste d'ouvrier sur une chaîne de montage de voiture dans une usine à Poissy, fut engagé à la SNCF où il passa plusieurs mois à l'accroche des wagons, entreprit des petits jobs saisonniers à droite, à gauche. Le reste du temps mon daron figolait son adoration pour les films d'aventures américains, la peinture et sa passion à faire le

clown. Binus était son nom de farceur. Histrion au nez rouge, grotesquement accoutré d'un pantalon trop large, d'une veste à carreaux multicolores, chaussé de grandes godasses béantes, la tête affublée d'un petit galurin ridicule, il faisait l'Auguste. Avec un ami, son voisin de palier, Gérard Gabillet qui avait pris comme nom d'artiste, Escot, ils formaient un sacré duo. Escot était le clown blanc à l'habit pailleté, au chapeau pointu. Ensemble ils donnèrent de multiples spectacles aussi bien sur des marchés, dans des usines, des orphelinats, des pensions de familles, des maisons de retraite ou chez des particuliers, réalisant les numéros les plus délirants ou poilants à la grande joie des adultes, des enfants présents. Achille Zavatta fut paraît-il le parangon de mon père. Non père aimait également passer son temps en compagnie de beaucoup de copains. Souvent il rencontrait des artistes peintres, des touche-à-tout, aimait indifféremment bruler son temps à travers les loisirs les plus variés. Malheureusement pour nous, en compagnie de cette bande de potes et de ses excès alcooliques, mon père se créait un état de dépendance physique et psychique à l'endroit de ses effets. Vieille réminiscence d'une jeunesse très perturbée, de la guerre passée. Lorsque mon dabe partait en cure de désintoxication ou dans un sanatorium soigner la tuberculose qu'il avait malencontreusement contractée dans un camp durant la guerre et comme les ressources du ménage étaient très modestes, nous étions ballottés à travers le pays. Durant nos premières années de jeunesse nous nous rendîmes dans des familles d'accueil. A travers ces voyages nous découvrîmes le Doubs, le Loir et Cher, la Touraine de nos grands-parents ainsi que la maison de nos cousins d'Argenteuil. Cependant, lorsque nous étions tous ensemble, notre petit appartement res-

semblait à une ruche. Pendant que mon père s'essayer à dresser ses puces savantes, à apprivoiser ses perruches chanteuses, mon frère et moi-même, au grand désarroi de ma mère qui souffrait en silence de nos petits tumultes, passions nos journée à rentrer et à sortir de l'appartement tandis que Nadine consultait des livres, que Corinne était soit sur le sofa avec un jouet ou dans son lit. Généralement le soir, après le repas, nous étions couchés tôt. Nadine s'endormait sur le canapé dans la salle à manger, Corine dormait dans un petit lit installé dans un coin de la chambre tandis que mon frère et moi-même, placés transversalement au pied du lit paternel, dormions en toute quiétude. Au mépris du peu de moyen qu'elle possédait, maman a toujours trouvé le temps d'élever du mieux qu'elle le pouvait toute sa marmaille. A l'intérieur de ce minuscule appartement du 15 rue de Lorraine, sous les regards, les sourires condescendants de certains voisins nous grandîmes au sein de ce monde indéfinissable. Durant toutes ces années, je l'appris bien plus tard, mon père avait vu à maintes reprises tous les films avec Errol Flynn, Tyrone Power, John Wayne. Je découvris également que durant cette période Raymond Chandler écrivit *The long good-bye*, que Robert Mitchum interprétait un psychopathe dans *La nuit du chasseur*, que Marlon Brando était un terrible chef de gang, qu'Elvis Presley imposait le rock and roll tandis que Charlie Parker devenait le plus grand soliste du be-bop.

## VILLE DIEUX LE CHATEAU

Les années soixante annonçaient de grands chambardements de part le monde, qu'ils soient politiques, comme l'élection de J.F.Kennedy, la confirmation au pouvoir du



général de Gaulle, l'explosion de la première bombe atomique française, la construction du Mur de Berlin, le début de la guerre du Viêtnam ou l'incarnation d'un idéal nouveau qui faisait son chemin à travers l'esprit de la jeunesse. Economiques, avec la conquête de l'espace, avec le repositionnement de la France au sein du Marché Commun. Culturels, avec l'arrivée de la télévision dans les familles et, avec l'explosion de la musique populaire incarnée par la révolution du Rock and Roll aux Etats-Unis, en Grande Bretagne, pourvoyeuse d'une certaine liberté sociale et culturelle. Au Quinze, je vécus naturellement tous ces événements, même si parfois mon jeune âge ne me permettait pas de tout comprendre. Au début de cette décennie, ma famille était confrontée à de graves problèmes. Papa était de plus en plus souvent malade, ses séjours en sanatorium se prolongeaient. Epruvé par les désillusions, il ne faisait pas vraiment d'effort pour améliorer son état. Malgré l'amour que lui apportait son épouse, chaque jour il semblait de plus en plus accablé par une lassitude chronique. Maman louvoyait entre les institutions hospitalières, un travail de secrétariat qu'elle exerçait dans une société de matériels électroniques, les organismes d'aides sociales. Nonobstant tous ces engagements, elle s'efforçait de garder son logement convenable, de rendre visite à ses parents qui vivaient en Touraine, d'aller embrasser ses enfants éparpillés dans des familles demeurant en province. Par l'intermédiaire de la DAAS, Nadine et Didier furent placés à Villedieu-le-château parmi la famille Richet. Monsieur Richet était cordonnier, son épouse s'occupant de l'éducation des enfants. Corinne pour sa part était déjà depuis quelques mois installée dans une famille de cultivateurs habitant le joli petit pays de Passavant dans le Doubs. De mon

côté j’’étais placé au sein de la famille Chéneau. Cette fratrie était également établie à Villedieu-le-château. « Grand-mère », comme j’aimai l’appeler, consacra sa vie à élever des enfants séparés de leurs parents. Ne pouvant être elle-même maman, « Grand-mère » pallia ce manque en distribuant sans compter son amour maternel à beaucoup de gamins. « Grand-père », son époux, un homme plutôt grand et fort, avait des cheveux blancs qu’il dissimulait sous une grosse casquette de toile bleue. L’homme était couvreur-zingueur de son état. Toitures, ardoises, tuiles, gouttières n’avaient aucun secret, ainsi que le vin qu’il fabriquait grâce à une vigne qu’il possédait et cultivait derrière sa maison. Ma sœur et mon frère grandirent à un bout du village dans une maison coquette, au jardin ceinturé par une grande grille. Moi, je fis un bout de chemin à l’opposé d’eux. Une rivière traversait le village et pour se voir les uns les autres, il fallait traverser le pont de pierre qui enjambait l’eau claire et dominait le lavoir. C’était pour moi comme une frontière. La maison des Chéneau avait quatre pièces. Une grande salle au sol couvert de larges carreaux ocre, une cuisine équipée d’une cuisinière sur laquelle chauffait du matin au soir de l’eau et du café, enfin il y avait deux chambres. La mienne, que j’occupai avec un autre garçon, Sébastien, un peu plus âgé que moi, donnait plein sud. Je me souviens que le soir quand il faisait beau, que le soleil donnait encore un peu « Grand-mère » Chéneau me lisait les lettres de maman. Je suis resté dans cette famille trois ans et je peux dire que durant cette période je fis les pires bêtises. Chaque jour ou presque je faisais une boulette. Il fallait que j’invente une ânerie. Je ne le faisais pas par manque d’intérêt, je le faisais tout simplement pour l’amusement. A aucun moment je prenais la

peine de mesurer la portée de mon acte. Je me faisais régulièrement réprimander, malgré cela, je continuai. C'était plus fort que moi. Presque tous les jours je me rendais à l'église où je dérobaï des cierges. Caché dans le confessionnal, je faisais fondre la cire que je gardais chaude. Puis je m'arrangeais pour faire couler la pâte chaude dans la serrure de la sacristie ou bien je filai prestement à la porte d'une maison de personnes que je détestai et je recommençai mon opération. Lorsque je me rendais à l'école, je m'arrêtai auprès du poulailler d'un voisin et je chapardais des œufs. Parfois j'en gobais un goulûment mais la plupart du temps je déposai les œufs sur le bitume en attendant avec impatience qu'une voiture roule dessus ou bien je jetai les œufs en l'air et regardai avec bonheur ceux-ci s'exploser au sol. D'autres fois, toujours en me rendant à l'école, je profitai que la voisine de « Grand-mère » se soit absentée, pour me faufiler dans ses clapiers. Sur place, avec de la ficelle j'attachai plusieurs lapins entre eux. Enervés, les bestioles se formaient en une boule qui couinait. Lorsque la voisine rentrait, affolée par la soi-disant visite d'un prédateur, la bonne femme hurlait à tout va et faisait tournoyer sa canne pour faire fuir le prétendu inquisiteur mais, dès qu'elle découvrait de la supercherie, tout en cajolant ses rongeurs elle envoyait à l'attention de « Grand-mère » nombre de fulminations. Il m'arrivait de lancer des petites pierres sur des chats qui dormaient paisiblement, je faisais régulièrement aboyer le chien d'un bonhomme qui habitait sur le chemin de l'école. Le cabot finissait par s'énerver et se cognait le museau de rage sur le grillage de la propriété de son maître. Lorsque je m'éloignais le roquet était pratiquement aphone cependant que j'entendais son maître me mettre une nouvelle

fois en garde. Quelques fois je dénichai des passereaux, dans la petite rivière qui s'écoulait non loin de la maison, tout en faisant flotter de la mie de pain au bout d'un hameçon que j'avais placé sur une ligne sans gaule, j'attrapai des ablettes ou des petits gardons. En plus de toutes ces balourdises presque quotidiennes, je fis l'école buissonnière le plus souvent possible. Un jour, cependant que la rivière était en crue, j'y ai jeté mon cartable. La veille, à l'école, un « Grand » m'avait fait croire que si je jetai ma musette d'écolier dans la rivière, celle-ci irait forcément jusqu'à la mer. Grâce à ce geste j'eus droit le jour même à une sacrée trempe. « Grand-père » Chéneau m'infligeait une correction à l'aide de son mètre rigide de couvreur tandis que « Grand-mère » Chéneau me flanquait plusieurs gifles. Un soir, alors que mon copain Sébastien s'était endormi, je m'amusai à craquer des allumettes dans le panier à bois placé à côté de la cheminée de notre chambre. Ne pesant à aucun moment le danger de mon acte, j'ajoutai un vieux journal à mon jeu. Soudainement la manière s'enflammait dégageant une grosse fumée noire. Affolé par la fulgurance de ce nuage sombre et des flammes, je me mettais à hurler « il y a le feu dans ma chambre ». Aussitôt « Grand-père » Chéneau pénétrait dans la pièce et balançait sur le foyer un baquet d'eau qui mettait un terme à l'embrasement. La maison avait échappée à l'incendie, pour ma part je prenais d'emblée une nouvelle trempe. Le temps passait mais je ne m'assagissais guère. Malgré tous les efforts que déployait à mon égard « Grand-mère » j'étais un élève paresseux et mon avenir, d'après le directeur de l'école, ne serait pas des plus brillants. Nonobstant toutes ces bêtises je restais dans ma famille d'accueil. Puis vint le jour de la communion de ma grande sœur

Nadine mais hélas pour moi, trois jours avant que Monsieur le curé ne dépose l'hostie sur la langue de ma grande frangine, j'attrapai la rougeole. Le jour dit, allongé dans mon lit, fébrile, le visage couvert de papules, entouré par Maman, l'oncle Fauvin (tonton René), mes grands-parents, Nadine toute souriante dans son aube de communicante, Didier, Sébastien, Christine, une fillette qui venait d'arriver dans le foyer, Grand-mère et Grand-père Chéneau, le prêtre me donnait le sacrement du baptême. J'allais sur mes sept ans et comme cette action pour le ministre du culte sortait un peu de l'ordinaire, baptiser un gamin de cet âge dans son lit, il consignait celle-ci dans le registre de sa paroisse. Pourtant l'année 1963 avait bien mal commencée pour nous. En effet durant le mois de janvier, Maman qui était accompagnée de Tonton René, nous apprenait le décès de papa. Le bacille de Koch avait terminé de ronger les poumons de notre père. Nous restâmes encore quelques mois à Villedieu-le-château puis fin juin 1963, Nadine, Didier et moi-même rentrions au Quinze. Nous retrouvions le sein maternel. Pour ma part je n'avais pas l'impression que beaucoup de choses avaient changé. Je n'étais encore qu'un gamin qui ne se rendait pas compte que le temps qui passait avait de l'importance. En septembre 1963, Nadine était inscrite dans une école à Maisons-Laffitte, Didier et moi étions placés dans une institution au château de Grandchamp au Pecq qui portait le nom de : La maison départementale des enfants, gérée par l'administration. C'était une belle propriété en forme de U avec sur le devant une grande cour recouverte de petits cailloux blancs, derrière un grand parc aménagé permettait aux pensionnaires de s'ébattre à loisir. C'était très pittoresque et loin du centre urbain. Je me souviens

qu'un grand hêtre à l'écorce cendrée dominait l'ensemble. La partie centrale de l'établissement était réservée à l'administration. Le bureau du directeur était à gauche de l'entrée dès que l'on pénétrait dans le bâtiment tandis que sur la droite, une double porte permettait l'accès à une très grande salle aux baies vitrées qui montaient jusqu'au plafond au milieu duquel pendait un gros luminaire d'où tombaient des sortes de guirlandes d'ampoules. Cette pièce servait de salle de réunion pour les fêtes ou manifestations scolaires, de parler. C'est dans cette immense salle, parmi d'autres camarades qui recevaient leurs parents ou proches, que je m'entretenais avec maman. L'aile gauche du bâtiment abritait au rez-de-chaussée la cuisine, les réfectoires tandis que les étages étaient composés du groupe scolaire. L'aile droite quant à elle couvrait sur deux étages les dortoirs, chambres toute en longueur qui contenaient cinquante lits et qu'une pionne surveillait de sa guérite en toile placée à l'entrée. Au rez-de-chaussée se situaient les lavabos, les douches et les sanitaires, lieu où le carrelage blanc était roi cependant qu'au sous sol se trouvait la lingerie et autres lieux d'entretien. Il y avait également tout au bout du couloir de la lingerie des petites pièces toutes fermées par une grosse porte en bois d'où dépassait de la serrure une longue clef noire. Un jour, malgré moi, j'allais faire connaissance ce cet endroit insolite. Cette grande maison était un repère d'enfants déshérités issus d'un phénomène d'exclusion qui affectait de plus en plus les familles. Ils y avaient dans cette institution de vrais orphelins, jeunes gamins ou adolescents sans mère, sans père, d'autres comme mon frère et moi qui, malgré leur malheur quotidien pouvaient le dimanche avoir la chance de voir un parent très cher. Tout ce monde se côtoyait dans un ordre

très militaire. Ce pensionnat était pour mon frère et moi comme le début d'une nouvelle vie. Hélas, j'allais vite déchanter. Le deuxième jour, au matin, à peine eu-je enfilé mon uniforme flambant neuf, mon frère Didier, ce grand frère qui me tenait encore la main pour me rassurer lorsque nous pénétrâmes pour la première fois dans cette institution, se mit à pleurer à grosses larmes. Cette comédie durait toute la journée, aussi bien en classe, qu'au réfectoire, pendant les récréations. Rien ni personne ne parvint à le consoler. Durant la nuit, il poussa des gémissements plaintifs empêchant de surcroît nos nouveaux camarades de dormir. Punitons des surveillantes et consolations du petit frère ne firent aucun effet sur mon frère. Le lendemain ce fut le même cérémonial ainsi que les journées suivantes. Le samedi suivant maman vint nous rendre visite. Tandis quelle nous questionnait sur notre installation, nous reconfortait, Didier l'a suppliait de rentrer avec elle. Au moment où elle s'apprêtait à partir, Didier s'agrippa à sa robe, à son manteau, l'a supplia, l'implora à genoux. « Maman je veux rentrer à la maison, ici c'est pas bien... » Mais maman ne céda pas. Durant les jours suivant mon frère se privait parfois de repas, ce qui lui occasionnait des crampes d'estomac, des allers et retours fréquents à l'infirmerie, en classe il ne réalisait aucun travail, il négligeait ses cahiers et lorsqu'il écrivait ses leçons ou devoirs il le faisait salement. En plus de toutes ces fougades, il geignit toutes les nuits. Puis un dimanche matin nous fûmes appelés tous deux dans le bureau du directeur. Cependant qu'il expliquait à mon frère que son comportement ne pouvait plus durer, que celui-ci était un enfant récalcitrant, réfractaire aux punitions, je vis déboucher dans la grande cour la Citroën de l'oncle René. Au moment où

maman descendait de l'automobile, j'entendais encore le directeur dire à mon frère qu'il était devenu indésirable, que son attitude de révolte compromettait sérieusement le bon fonctionnement de la pension. Lorsque maman fut accueilli par le directeur, je compris qu'elle venait chercher sa « Nounouche ». Quelques minutes plus tard, tandis que mon frère disparaissait à l'arrière de la Citroën, le discours du directeur ainsi que les paroles rassurantes de maman à mon intention me firent comprendre que je devais rester encore quelques mois à Grandchamp. La situation de notre famille finirait par s'améliorer rapidement et, forcément, je rentrerais à la maison, m'assurais maman.

## **BOULE DE MIE**

Quelques semaines après le départ de mon frère de la pension, malgré la tristesse qui parfois m'envahissait, j'avais fini par adopter ma nouvelle vie. En fait celle-ci était bien réglée. J'étais à la pension tous les jours de la semaine cependant que le samedi et le dimanche j'allais au Quinze. Chaque samedi vers quinze heures, un taxi venait me prendre devant le pensionnat taxi. Sans doute étais-je un petit pantin qu'on ballotait au gré du vent mais pour moi cela n'avait aucune importance. Tout le temps du trajet, le nez collé à la vitre de la portière de la voiture, je regardais sans les voir toutes ces maisons, toutes ces choses, car je ne pensais qu'aux moments agréables que je passerai chez moi. J'étais un enfant joyeux. Mes deux jours de permission je les passais à jouer régulièrement dans la rue, dans la cour, dans l'immeuble ou chez les parents des uns et des autres. Des jeux de bagarres, de poursuites bruyantes sous le marché



couvert, dans le quartier ou dans la forêt toute proche étaient organisés aussi bien avec mon frère, qu'avec Johnny et Alain. Ils étaient mes compagnons de jeu. Quelques fois nous allions au cinoche, souvent nous regardions la télévision. Le cinéma était le lieu de prédilection pour passer le temps autrement. Maisons-Laffitte disposait de deux salles de projection, Le Pathé et Le Palace. J'ai toujours préféré Le Palace car l'endroit offrait une grande et belle salle surplombée d'un balcon. Régulièrement en compagnie de mon frangin, de Johnny et Alain nous nous installions au balcon. Les yeux riboulés, je dévorais les informations Pathé, les films muets, les dessins animés, les publicités. Je me souviens avoir vu les films les plus divers. Péplums, westerns et autres spectacles cinématographiques étaient toujours au rendez-vous. Après chaque film, lorsque nous avons retrouvé la rue, dans notre quartier, chacun de nous, armés de bout de bois chapardés sur des palissades, que nous transformions en armes rudimentaires, protégé par un couvercle de poubelle trouvé sur place ou révolvers en plastic au poing, nous recommencions à notre façon l'histoire du film. Et bien souvent, malgré un refus certain de ma part, je finissais irrémédiablement par mourir. Je me souviens également qu'à cette époque, que le téléviseur que nous possédions à la maison était très particulier. Il ne fonctionnait qu'à l'aide de pièces de un franc que nous glissions dans une tirelire fixée à l'arrière de l'appareil. N'ayant pas les moyens de posséder personnellement un poste, maman avait opté pour une location. Quelques heures avant d'allumer le poste, nous sélectionnions le programme, puis juste avant le moment crucial, nous préparions notre monnaie. A l'heure précise nous glissions une pièce ou plusieurs dans la tirelire ma-

gique. Le miracle se produisait. Le gros téléviseur placé sur le buffet nous distribuait ses images en noir et blanc. Calés sous la table de la salle à manger, religieusement nous regardions la boîte à images. Mon frère Didier, toujours très précautionneux, avait bien au chaud dans sa main gauche, une pièce de secours au cas où l'émission durerait plus longtemps que prévu.. Johnny était toujours parmi nous. L'appartement de maman était un peu son deuxième logis, sa seconde famille en somme. Sa mère Denise était une petite femme aux cheveux blanc-jaune, ondulés, aux robustes rondeurs, très souvent vêtue d'une simple chemise de nuit. La « mère Pitot » comme le disait tout le monde à travers les étages, avait un caractère exubérant. Sa voix était forte et il n'était pas question pour elle de se faire marcher sur les arpions. Elle racontait qu'elle était toujours très occupée aux tâches ménagères, trop souvent à son goût, débordée par son travail quotidien. Je me souviens, comment, dressée sur son palier du troisième étage, Denise, de sa voix puissante, expédiait avec son langage châtié, manu militari son Johnny à l'étage inférieur. Son époux Claudius était un homme à la taille plutôt fine, son visage était buriné, son regard franc. Il portait la casquette, était toujours élégamment habillé et fumait inconditionnellement le petit cigare, la pipe. Claudius entretenait un certain mimétisme envers son épouse. Tout comme elle, il se disait très, très occupé. Travaillant dans le milieu équin, il passait son temps en compagnies de ses amis lads, jockeys ou propriétaires. Turfiste, il fréquentait tous les champs de courses de la région parisienne. Un soir, alors que nous étions adultes, autour d'un verre, Johnny me racontait que son paternel fut un temps jockey. Celui-ci m'affirmait que durant une réunion hippique, dans un